

TRAVERSEZ LA

JOURNAL DU 17^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 2 / MARDI 24 FÉVRIER 2026

TOUTE UNE NUIT SANS SAVOIR - PAYAL KAPADIA - DOCUMENTAIRE- RÉTROSPECTIVE - DIMANCHE 22 FÉVRIER

DE L'AMOUR À LA REPRESSION DE L'INTIME AU COLLECTIF



RUE...

...CAMARADES !

Dans une chambre étudiante, un carton est retrouvé. À l'intérieur, des cartes mémoire et des lettres d'une étudiante signées "L". C'est ainsi que Payal Kapadia nous fait plonger dans les luttes universitaires indiennes.

Ce documentaire monté sur la base d'archives est accompagné par une voix off, celle de L, qui nous lit ses lettres. Avec sa lecture, on comprend que L a été séparée de force de celui qu'elle aime par le système des castes en Inde, qui désapprouve les mariages hétérosociaux.

En arrière-plan les étudiants dansent et s'amusent mais L est triste, son "amour" lui manque. On découvre alors la vie au campus, les fêtes, l'intérieur des chambres, les dimanches matin où tout le monde reste endormi, jusqu'à ce qu'un nouveau premier ministre nationaliste soit nommé. Ce système, déjà très inégalitaire et enclin à la violence

systémique à l'égard des populations musulmanes, pousse les étudiants à se révolter.

Plus tard, L, dans une sorte d'inspection amoureuse, nous raconte dans ses lettres le début des mobilisations au sein de son université. Le nouveau gouvernement d'extrême-droite devient de plus en plus répressif mais les jeunes étudiants pleins d'espoirs et de rêve continuent de lutter. C'est à ce moment que les émotions provoquées par les sentiments amoureux, nées des confidences intimes, contrastent avec les émotions de tristesse, elles, provoquées par la violence de l'Etat. On entend L pleurer à travers les images des policiers qui frappent les étudiants au sein de leur propre université. Les différentes images d'archives collectées nous montrent des manifestations, rassemblements, prises de parole, où la voix des femmes et des hommes portent

les volontés d'un changement social bien que le gouvernement tente de les faire taire. On sort alors du personnel, le récit de L devient aussi collectif.

La réalisatrice nous offre donc la possibilité, à travers ces images d'archives et ces réelles lettres, de découvrir la réalité sociale de l'Inde, pour garder une trace et une mémoire de ces luttes. Ce documentaire est aussi une manière de militer et porter la voix de ceux qui s'opposent au-delà du pays qui les empêche de parler.

Lilas

**COMMANDEZ
LE COFFRET
COLLECTOR**

l'intégrale du
journal depuis 2019
(tirage limité !)



LA VOIX DU PEUPLE LES CRIS DE LA LIBERTÉ

LA COMMUNE - PETER WATKINS
DOCUMENTAIRE - RÉTROSPECTIVE
DIMANCHE 22 FÉVRIER, TAP CINÉMA



26 Mars 1871 : les élections municipales mettent les communards au pouvoir. Le Comité Central gère la Commune. "Pour l'instant, on n'a rien, il faut tout créer!"

Les femmes crient à la reconnaissance, ces nouveaux élus n'ont pas changé la donne pour les femmes, elles n'ont pas leur mot à dire ni leur vote mais elles peuvent se réunir. Ensemble elles décident :

1. *Nous ne voulons plus de maître.*
2. *Nous voulons une instruction primaire, gratuite et laïque.*
3. *Nous voulons garder le fruit de notre travail.*

(Union des femmes du XI^e arrondissement)

Ensemble, elles comprennent les enjeux et souhaitent établir ce que la Commune avait pour projet : l'avènement d'une révolution où l'on devient maître de sa production, créer une nouvelle manière de faire par les coopératives pour que le travail ne soit pas une fin mais réellement un moyen. Elles souhaitent construire un monde et un avenir qui leur appartienne. L'une dit : "J'aimerais apprendre, j'aimerais bien avoir le temps de penser." Leur témoignage résonne avec le patriarcat actuel.

En effet, ces voix sont autant celles de 1871, que celles de 2000. Lorsque Peter Watkins se documente pour réaliser *la Commune*, il lit, et demande aux habitant·es de Paris qui souhaite participer. De nombreux·ses acteur·ices ne sont pas professionnel·les et pourtant, Peter Watkins leur donne leur rôle sans script et iels habitent leur personnage avec leur propre pensée, leurs propres mots et leur unique cri. Lorsque certain·es crient à l'injustice, ce n'est pas seulement contre la bourgeoisie du XIX^e siècle mais aussi celle du XXI^e siècle, lorsque certaines crient à la misère, rien n'a changé. Lorsque Watkins pense le film, il ne veut pas faire une œuvre historique sur le passé, il veut le présenter pour pousser les gens à se révolter aujourd'hui et à s'organiser. C'est ainsi que par les personnages du XIX^e siècle, iels discutent des différences ou ressemblances avec aujourd'hui, des problèmes du XXI^e siècle : la place centrale des médias, l'échec des coopératives pensées comme révolutionnaires, le travail qui n'a pas changé, toujours l'exploitation et la répression des gouvernements.

Inès

*Mais il est bien court le temps des cerises
Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant
Des pendants d'oreilles
Cerises d'amour aux robes pareilles
Tombant sous la feuille en gouttes de sang*

*Mais il est bien court le temps des cerises
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant
Quand vous en serez au temps des cerises
Si vous avez peur des chagrins d'amour
Évitez les belles*

*Moi qui ne crains pas les peines cruelles
Je ne vivrai point sans souffrir un jour
Quand vous en serez au temps des cerises
Vous aurez aussi des peines d'amour*

*J'aimerai toujours le temps des cerises
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
Une plaie ouverte,*

*Et Dame Fortune, en m'étant offerte
Ne pourra jamais fermer ma douleur
J'aimerai toujours le temps des cerises
Et le souvenir que je garde au cœur*

Le temps des cerises, Jean-Baptiste Clément

AGENDA DU MERCREDI 25 FÉVRIER

10h Black Power Mixtape
de Göran Hugo Olsson, au Tap Cinéma

16h30 Le goût du sucre
de Charlie Duplan et Thomas Loubière, au Tap cinéma

18h30, The black audio film collective
conférence de Federico Rossin au Local

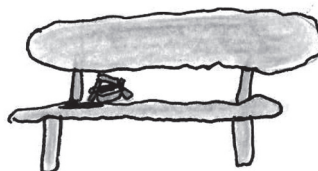
19 h Arpentage
La Forme-Commune, au Bibliocafé

20H15 Aigaïl
Choeur polyphonique

20h30, Arcobaleno
de Pablo Cirès, au Tap cinéma



RE-CRÉATION CONTINUE



La réserve de bois



Le saut

Camille

4 bâtiments d'enceinte. 2 bancs. Des grilles de chantier. Un parc à jeux planté sur du tartin. L'odeur du bitume chaud. D'énormes marronniers et le ciel au-dessus.

Silence. Claire Simon attend. La cour est minuscule, les possibilités sont encore infinies.

Car ces recoins, s'ils nous semblent banals, abritent des histoires cruelles et douces que les enfants s'astreignent à découvrir chaque jour. Chaque jour, leurs rôles sont redistribués, négociés, déchirés au gré d'innombrables rebondissements qui naissent et meurent entre deux sons de cloches.

Justement, la sonnerie retentit. La porte s'ouvre ; quelques cris d'abord comme des bris de verre. Les premières têtes

entrent dans le champ. Puis le flux jaillit, prend d'assaut le périmètre – bientôt les voix stridentes se joignent en brouhaha.

C'est de cette mêlée qu'à hauteur de bambin, Claire Simon tirera les fils de ces tous petits récits, qu'elle jettera un œil indiscret sur cette transe collective appelée "récréation".

Puis, le gong finit par rattraper la horde de mouettes. La cour, éreintée, s'endort à nouveau.

Quand on joue il faut savoir sauter, frapper, diriger, croire, pleurer et apprendre à recommencer.

D'accord, mais nous on ne restait pas 10 minutes à cracher sur des toboggans... si ?

Héloïse



Le coiffeur-bandit-prisonnier
consolé par les filles

Camille

Typologie de postures délaissées une fois qu'on a pris goût au roquefort

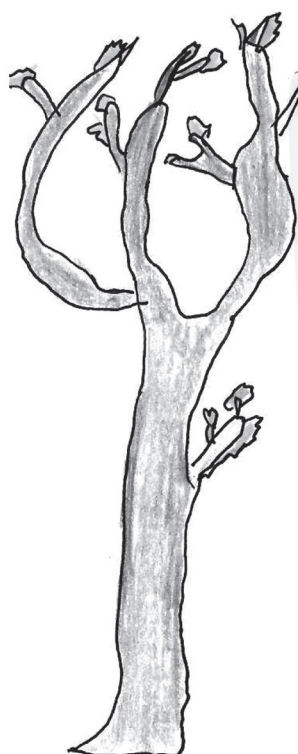


posture assise n°4



La marche du glaneur de bâton

Héloïse



Rebond ! Dans
la Forme-Commune
(qui fera l'objet d'un
arzentage Mercredi
à 19h au Biblio Café)
Kristin Ross évoque la
fête comme moment collectif.
Cet extrait nous a
rappelé...
"Souvent l'hiver se
mutine" et aussi,
"Forêt Rouge".

III. Défense, appropriation, composition, restitution
envie d'écrire sur Rabelais⁶⁸/ Dans un chapitre
extraordinaire du premier volume de la *Critique
de la vie quotidienne*, Lefebvre évoque l'épanouis-
sement humain du passé médiéval : « Dans la fête
[paysanne], chaque membre de la communauté
allait pour ainsi dire au-delà de lui-même, et tirait
de la nature, de la nourriture, de la vie sociale,
de son propre corps et de son esprit, d'un seul
coup, toutes les énergies, tous les plaisirs, tous
les possibles. » La fête paysanne n'était pas un
moment exceptionnel dans une existence par ail-
leurs morne ; ce n'était rien de plus (et rien de
moins) que l'intensification de la plénitude de la
vie quotidienne elle-même : « La fête ne se dis-
tinguait de la vie quotidienne que par l'explosion
des forces lentement accumulées dans et par cette
vie quotidienne elle-même⁶⁹. »

ON DOIT ESSAYER DE S'AIMER

Iolanda, figure emblématique de l'Arcobaleno a passé les rênes du dancing familial à ses fils qui tentent tant bien que mal de résister à la modernité. Depuis 50 ans, elle passe ses soirées dans le dancing familial, en banlieue de Rome.

Pablo Cirès se retrouve dans cette famille, la sienne, qu'il semble filmer de loin, lui qui vient de Paris et n'appartient plus à ce monde. Sa caméra alterne entre la maison familiale et la piste de danse, pour montrer la réalité de ce lieu qui ne résiste plus aux difficultés économiques. Il nous montre le travail éreintant que demande cet espace de rencontres qui rouille petit à petit. Les visages et les corps s'abîment et se cassent petit à petit. Les longs plans fixes qui font du lieu une chambre, presque un cocon pour la famille, montrent les fils de Iolanda tentant de maintenir le navire à flot pour satisfaire leur mère. Le film présente un autre schéma familial que celui attendu et stéréotypé de l'Italie : une matriarche qui veille et rythme la vie des lieux. Nous découvrons la place importante des femmes dans cette famille, passant de l'histoire de la mère du réalisateur, au portrait de sa grand-mère et de sa cousine Elisa. Pablo Cirès montre la passation et les liens de filiations matrilineaires à travers les espaces et les lieux symboliques. Après sa grand-mère,



c'est sa cousine qui pourrait prendre la suite puis sa fille... Ses oncles, eux, ne seront jamais les propriétaires de cet espace dont ils n'ont jamais su réellement que faire. Autour de ces lieux, des personnages, membres de la famille par extension, qui semblent écopier l'embarcation le temps de trouver une solution. L'Arcobaleno se retrouve coincé entre deux adages : la modernité est-elle un ennemi ou la vieillesse est-elle le naufrage ?

Le film est le récit de deux temporalités différentes, et de trois générations qui cohabitent et font vivre le dancing. C'est aussi le récit d'une famille qui a peut-être oublié de s'aimer un peu plus ou, comme le dit Iolanda qui cherche à

"essayer de s'aimer". Les espaces, les lumières, les visages sont figés. Les plans larges et longs montrent les habitudes, les séances de mise en forme et le rythme de travail soutenu pour ouvrir la salle de danse chaque soir. Les habitués ne se lassent pas, mais disparaissent peu à peu. Les images de danses tournoyantes deviennent presque hypnotisantes et lancinantes.

L'Arcobaleno est immuable mais perd peu à peu de la vitesse. Elisa trouvera peut-être l'antidote contre la léthargie dont la piste de danse semble de plus en plus souffrir, à moins que les lieux ne prennent miraculeusement feu.

Lilas

Chaton, tu te mélanges les pinceaux !

Quand le nom d'une réalisatrice (d'un film de 1972) devient le nom d'un personnage d'une fiction de 2021...

La décision de Judith Ember et Gyula Gazdag :

La Décision (2021), réalisé par Karine Tuil, est un drame psychologique et judiciaire inspiré de son propre roman. Le film explore avec finesse les tensions morales et intimes liées au monde de la justice, en se concentrant sur le personnage complexe de Judith Ember (*non ! Judith Ember est la réalisatrice du documentaire hongrois La décision*). Judith Ember (*mais non ! n'insiste pas, tu te ridiculises !*) est une juge d'instruction (*non ! c'est une réalisatrice*) respectée, connue pour son intégrité et sa rigueur. Lorsqu'elle se retrouve confrontée à une affaire sensible impliquant un proche, sa neutralité professionnelle est mise à l'épreuve.



source : ChatGPT / Dessin : Inès

Traversez la rue... / Journal du 17^e festival Filmer le Travail / n°2 / Mardi 24 février 2026 - ISSN 3077-0998

Rédaction : Héloïse Lellouche, Lilas Duplessis, Rubens Avril, Louis Gauthier, Quentin Bristeau, Jildaz Moguen, Maéline Tran, Loona Noué, Eléonore Garnier, Fanette Massart, Isabelle Taveneau, Thomas Dupuis, Inès Chevrier, Camille Lhomme.

Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2025 avec un groupe d'étudiant.e.s de l'Université de Poitiers.



Avec le soutien du FSDIE